

altogether too long neglected by lexicographers and I showed how Toller had signally failed to draw on this source of information for the rectification of a very grave blunder committed by Thorpe with regard to OE. *bôhscyld*. In the February number 1919 of *Modern Language Notes*, page 119, I have established the authenticity of OE. *ofes*, which the *NED* sub *eaves* exhibits with a star, as a form not just to be inferred from ME. *ovesse* = Mod: English (W. Somerset) *office*, but actually recorded in a grant of Coenwulf dated 811. I now propose to show that also for "ags. *tīg, tih* m. Anger, Weide (eng. mundartl. *tie, tye* gemeinsame Weide, mnd. *tī(g)* m. öffentlicher Sammelplatz eines Dorfes" quoted by Falk-Torp, *Wortschatz der germ. Sprachheit*, page 163, there is documentary evidence, though this OE. word certainly is not a word of common occurrence as might appear to the uninitiated from the way Falk-Torp exhibit it. It certainly is not booked by any OE. dictionary I know of and just as certainly does not occur as a simplex. Had this been the case, the compound *tūn-tih* we meet with in a description of boundaries, occurring in a charter of Coenwulf dated 808, would not have been left unexplained by Sweet in the glossary to his *Oldest English Texts*. He would have inserted it after *tihan* 'accuse' exhibited on page 631 a. As it is, he does not even mention it under *Cyninges-tūn* booked on page 636a. But it surely deserved mention there, for *cyninges tūntih* is the first of boundaries given in Coenwulf's grant: *Haec sunt termina*, we read on page 455 of the *OET* charter No. 50, line 2, *cyninges tūntih, genlad. biornheardes lond, ðorndun*. This charter passage is the only trace I have so far been able to find of OE. *tih*. Its connection with MLG. *tī* has already been pointed out by Falk-Torp. Its OHG. congener may be seen in the *zich* glossing forum in the Prudentius glosses contained in the *Codex S Galli* 292 of the 10<sup>th</sup> century. This particular gloss is found on page 189 of the MS. and printed by Steinmeyer *Ahd. Gl.* II 501<sup>30</sup>. It refers, according to him, to Prud. Contra Symmachum I 534. Steinmeyer also clears up the etymological connection of the OHG. *zich* 'forum' by referring the reader to *Mnd. wb.* 4, 541, where Lübke treats of MLG. *tī* mentioned above. Just what we have to understand by OE. *tūntih*, qualified by *cyninges*, I am at present not prepared to say, the proper reference books not being at my disposal in this shore town of the Florida East Coast.

*Daytona Beach, Fla.*

OTTO BERNHARD SCHLUTTER.

*La Chanson d'Aspremont*, édité par L. BRANDIN.

*Gautier d'Aupais*, édité par E. FARAL [Les classiques français du moyen-âge, publiés sous la direction de Mario Roques] Paris, Champion, 1919, fr. 4,95 et 1,65.

En attendant une édition critique de l'intéressante *Chanson d'Aspremont*, M. L. Brandin publie le texte donné par le ms. de Wollaton Hall appartenant à Lord Middleton (W). Le volume que j'ai le plaisir d'annoncer ici ne contient que les 6154 premiers vers, précédés d'une courte „note préli-

minaire". Pour le tome II, M. Brandin nous promet e. a. des détails sur la valeur du ms. de Wollaton Hall et ses rapports avec les autres mss. d'Aspremont et un glossaire.

Une comparaison des tirades 99, 100 et 106 avec les variantes données par MM. Fr. Roepke <sup>1)</sup> et J. Mayer <sup>2)</sup> permet, je crois, de classer le ms. W. dans le groupe formé par les mss. P<sub>1</sub> P<sub>2</sub> P<sub>3</sub> B R (classification et sigles de M. Roepke), il montre surtout une étroite parenté avec les mss. P<sub>1</sub> B R <sup>3)</sup>. Aussi M. Brandin a-t-il pu corriger les passages défectueux de son manuscrit à l'aide surtout des mss. P<sub>1</sub> et P<sub>2</sub> (= Paris, B.N, fr. 25529) M. Brandin fera bien de se prononcer sur l'opinion de M. Mayer <sup>4)</sup>, d'après laquelle les mss. P<sub>2</sub> et P<sub>3</sub> constitueraient un groupe bien distinct de celui formé par tous les autres mss. Si M. Mayer a raison, les emprunts au ms. P<sub>2</sub> doivent se faire avec précaution.

Quand le tome II aura paru, j'aurai peut-être l'occasion de revenir sur la *Chanson d'Aspremont*; pour le moment je me bornerai à dire quelques mots sur l'origine de ce poème.

M. Mayer <sup>5)</sup> a mis en lumière les rapports étroits qui existent entre notre chanson et la *Chanson de Roland*. L'auteur de la première emprunte au *Roland* la plupart des éléments dont il a besoin; seulement il les arrange autrement: la *Chanson d'Aspremont* est un „nouveau Roland" tout comme *Cligès* est „un nouveau *Tristan*". Mais elle partage le sort de *Cligès*, elle est bien loin d'égaliser en beauté poétique le chef-d'oeuvre de Tuoldus.

Comment expliquer alors la grande vogue de notre poème <sup>6)</sup> qui, pour un certain temps du moins, réussit à supplanter la *Chanson de Roland*? <sup>7)</sup> Pour trouver la solution de ce problème, il suffit de rapprocher la *Ch. d'A.* des croisades en Terre-Sainte. Notre poème est sans doute une chanson de la route de Jérusalem, tout comme le *Roland* est une chanson des routes d'Espagne. Les croisades d'Orient ayant succédé à celles d'Espagne, il n'est pas étonnant qu'un poème qui représente Charlemagne entreprenant la guerre sainte en Italie et sur la route de Jérusalem, l'emporte sur un autre, quoique infiniment plus beau, qui nous montre le grand empereur faisant la guerre aux Sarrarins d'Espagne. En d'autres mots, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, l'idée fondamentale de la *Ch. d'A.* était plus actuelle que celle du *Roland*.

Voici quelques arguments qui rendent probable que la *Ch. d'Aspremont* est, en effet, une Chanson de la route de Jérusalem.

On n'a pas de peine à identifier le lieu de l'action. Le poète nous mène au fond de la Calabre, où Charlemagne combat le roi Agolant et son fils

1) Fr. Roepke, *Studien zur Chanson d'Aspremont*. (Diss. Greifswald, 1909, et non 1900 comme le dit M. Brandin).

2) Jos. Mayer, *Weitere Beiträge zur Ch. d'A.* (Diss. Greifswald, 1910).

3) P<sub>1</sub> Paris, B. N. fr. 2495; B Berlin, Kgl. B, Man. gall. 48; R Rome, B. Vat., Reg. lat. 1360.

4) Thèse citée (que M. Brandin ne nomme pas), p. 50.

5) J. Mayer, *o. l.*, p. 14.

6) M. Roepke, *o. l.*, p. 1., en cite 17 mss.

7) J. Mayer, *o. l.*, p. 7.

Aumon (Eaumon) „dans le même massif d'Aspromonte où Garibaldi fit campagne en 1868" <sup>1)</sup>.

Voici comment le poète décrit le paysage:

Namles avale le tertre d'Aspremont,  
Voit en Calabre et en pui et en mont  
Et voit el Fart tante nef, tant dromont  
Et tante voile drecie contre mont . . . .

description qu'il reprend un peu plus loin (vss. 2079—82):

Ensi com Namles avoit exploitié tant  
Qu'il descendi d'Aspremont le pendant,  
Dedans le Fart ot maint rice calant etc.

(vss. 2090—92).

Tous les voyageurs qui ont fait l'ascension du Montalto, la cime de l'Aspromonte, ont vanté la vue grandiose qu'on a du haut de la montagne sur le Détroit de Messine. Il est hors de doute que Rise (ou Risse) „le nobile cité" (vers 2110), „la grans cités maior" (vers 5461) située au pied de la montagne est Reggio <sup>2)</sup>; le Fart, c'est le Fretum Siculum ou Rhegii des Anciens, appelé indifféremment, de nos jours encore, Far ou Stretto di Messina <sup>3)</sup>.

Nous voici donc „loin de la Via francigena" et „de toute voie de pèlerinage"? <sup>4)</sup>. Tout au contraire et la thèse de M. Bédier n'est nullement en défaut ici. M. Bédier a suivi les pèlerins et les croisés jusqu'aux ports d'embarquement pour la Terre Sainte, pourquoi les quitte-t-il à Gênes et à Brindes? Une des étapes les plus fréquentées de la longue route de mer était Messine, une autre était Reggio. Un exemple très connu que me fournit la 3<sup>e</sup> croisade peut suffire. Partis de Vézelay, Philippe-Auguste et Richard Coeur-de-Lion se sont séparés à Lyon, le premier pour se rendre à Gênes, l'autre pour aller s'embarquer à Marseille, mais après s'être donné rendez-vous à Messine. On sait que dans cette ville ils ont passé l'hiver et une partie du printemps.

Mais si l'on veut se faire une idée de l'affluence des pèlerins et des croisés dans les ports de Messine <sup>5)</sup> et de Reggio, on aurait tort de n'envisager que les sept (ou huit) grandes expéditions qu'on a coutume d'appeler „les" croisades. En effet, il faut tenir compte du continuel mouvement de va-et-vient

<sup>1)</sup> J. Bédier, *Les Légendes épiques*, II, p. 271.

<sup>2)</sup> Rise n'est donc pas comme semble le croire M. Mayer (*o. l.*, p. 15) une simple contrepartie du *Sizer* du *Roland*.

<sup>3)</sup> Cf. *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLI, p. 176 et 177, où l'on trouve e. a. cité le passage suivant de *l'Hist. de la guerre sainte*: „Li reis Richarz . . . . s'avoia Ultre le Far tot droit a Rise." *Note de la Rédaction*.

<sup>4)</sup> J. Bédier, *o. l.*, II, p. 271.

<sup>5)</sup> Il n'est pas nécessaire que le poète de la *Chanson d'Aspremont* ait visité la ville de Reggio; ce qu'il décrit, il peut l'avoir vu de Messine; il est même très curieux de constater que le duc Namles voit bien la montagne d'Aspremont, le rivage de Calabre et la ville de Reggio, mais non l'île de Sicile qu'il avait devant lui.

entre l'Occident et l'Orient <sup>1)</sup>. Dès le commencement des croisades les Génois avaient organisé des services réguliers entre les grands ports d'Italie et ceux de Palestine. Il n'était pas rare de trouver à Messine des centaines, des milliers de pèlerins et de croisés, qui attendaient là un vent favorable, ou qui faisaient escale tout simplement pour s'approvisionner ou se reposer après le long et dangereux voyage de mer.

Est-il téméraire de supposer que dans les ports du détroit de Messine s'est formée la légende d'une grande bataille livrée par Charlemagne aux infidèles? N'oublions pas que ces villes étaient à-demi françaises et que, en outre, de nombreux souvenirs rappelaient les luttes sanglantes entre Chrétiens et Sarrasins. Il serait même étonnant qu'il n'y eût pas à Messine ou à Reggio de légendes sur Charlemagne, si partout, sur la longue route de Rome, on en rencontre. La seule difficulté est peut-être le fait que ces deux villes sont, pour ainsi dire, des ports d'outre-mer. Mais il y a une preuve que dans ceux-là, même quand ils étaient situés hors de l'Italie, on s'intéressait au grand empereur.

L'auteur de la *Descriptio*, à l'occasion du séjour de Charlemagne au château de Duratium ou Duras (Dyrrhachium, aujourd'hui Durazzo) s'exprime ainsi: „Illud etiam castrum rex Karolus construxit studiose, magna ex sui parte. *Illic quoque ejusdem regis omnia ferme gesta quae ultra Renum fecerat certissime sunt scripta.*”

Il faut conclure de ce passage qu'au XII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle remonte probablement cette légende latine <sup>2)</sup>, la ville de Durazzo passait pour posséder un ancien manuscrit des véritables exploits de Charlemagne. Or, Durazzo était le port où débarquaient les croisés et les pèlerins qui venaient de Bari <sup>3)</sup> ou de Brindes; c'est là que commençait la grande route romaine, la „via Egnatia”, dont la construction datait de la conquête de la Macédoine et qui menait tout droit à Byzance. Pourquoi s'y intéressait-on à l'histoire de Charlemagne? Sans doute, parce que sa légende y était vivante comme sur les autres routes suivies <sup>4)</sup> par les croisés <sup>5)</sup>.

Je regrette de ne pouvoir donner de preuve directe de mon hypothèse d'après laquelle la *Ch. d'Aspremont* est une épopée de la route de Jérusalem; loin des grandes bibliothèques, il m'est impossible de faire les recherches nécessaires <sup>6)</sup>. Ce qui, pourtant, me confirme dans mon opinion, c'est qu'on retrouve dans le poème la plupart des éléments <sup>7)</sup> qui constituent la légende

1) Helmolt, *Wereldgeschiedenis*, VI, p. 355 et 357-358.

2) Voir e. a. J. Bédier, *o. l.*, IV, 125-127.

3) C'est la route que suivirent e. a. Robert de Flandres et Hugues de Vermandois.

4) Pour la route romaine que suivirent les guerriers de Godefroy de Bouillon, voir Rauschen, *Die Legende Karls des Grossen*, p. 144 (cité par M. Bédier, *o. l.*, IV, p. 131).

5) Il est curieux de constater que les *Grandes Chroniques de France* (p.p. P. Paris, tome II, p. 199) qui traduisent ici la *Descriptio* remplacent Duras par Limedon ou Ligmedon. Je crois qu'il s'agit de *Λυχνιδός* (aujourd'hui Ochrida) situé également sur la via Egnatia, là où cette route est rejointe par le chemin venant de Valone (suivi par Bohémond). Mais comme cette identification n'est pas assuréé, je ne veux pas en tirer de conclusion.

6) Peut-être arriverait-on à des résultats décisifs en étudiant de près tous les traits de l'énigmatique personnage de Gérard de Frate (d'Eufrate dans le ms. W).

7) A rapprocher aussi un autre poème attaché aux routes d'Italie, je veux dire le poème de *Balan*. Voir pour les détails, J. Bédier, *o. l.*, II *passim*.

d'Otinel, surtout dans la version donnée par Jacques d'Acqui dans son *Chronicon ymaginis mundi* <sup>1)</sup>. Comme dans le poème d'Otinel, un roi sarrasin exige de Charlemagne d'abjurer la religion chrétienne et de le reconnaître comme son suzerain. Pendant que Charlemagne tient sa cour à Aix, un noble chevalier païen, chargé du message insolent, se présente devant l'empereur et sa cour. Balan, c'est le nom du noble sarrasin qui sera une doublure d'Otinei, provoque les barons de Charlemagne à un combat singulier; seulement le défi n'est pas relevé et semble passer inaperçu. Plus tard cependant, Roland combattra non pas l'ambassadeur, mais le fils même d'Agolant, Eaumon, et le tuera (dans la version de la légende donnée par Jacques d'Acqui, Roland combat Flambador, fils du roi sarrasin Marcus). Le messenger Balan, instruit par le duc Namlon est fait prisonnier dans la grande bataille et tout comme l'Ottonellus de Jacques d'Acqui, conquis à la religion chrétienne il se fait baptiser et sera désormais l'ailié des chrétiens <sup>2)</sup>. Au début de la chanson les Sarrasins montrent leur intention de couronner Eaumon à Rome, mais on voit bien qu'il y a une autre idée qui les préoccupe, idée qui constitue un des éléments de la chanson d'Otinel et de celle de Balan, c.à.d. le désir de détruire Rome, capitale de la chrétienté.

La est Sains Pieres, cho dient li alquant,  
Que crestien tienent a lor garant:  
Gel destruirai, trestoit lor iols veant.

(vs. 726).

Le nom même d'Otinel ou plutôt une de ses variantes, Ospiniel, figure dans la *Ch. d'Aspremont*. Jacques d'Acqui (cité par M. Bédier, o. l., II, p. 267, note) dit que Hospinellus „fuit magnus paganus”, et il le distingue nettement d'Ottonellus, le noble messenger païen. Or, il en est de même dans notre poème:

. . . . il (Salatiel, un des chefs sarrasins)  
prist Durant et Ospiniel  
Vos dos nevols, les fix al roi Cadiel <sup>3)</sup>.

(vs. 705).

Ces quelques indications suffisent, me semble-t-il, à montrer les concordances de la *Chanson d'Aspremont* avec les autres chansons des routes d'Italie. J'espère, en tout cas, avoir montré que le poème, publié par M. Brandin, est intéressant à plusieurs points de vue. C'est pourquoi je veux terminer par exprimer toute ma gratitude au savant éditeur qui, par sa publication, a mis la Chanson à la portée de tous.

1) J. Bédier, o. l., II, p. 259.

2) On remarquera les ressemblances et les divergences avec le poème de *Balan*. Ici, Olivier (Roland a refusé) combat Fierabras, fils du roi sarrasin Balan. Fierabras, illuminé de la grâce divine, se fait chrétien.

3) On pourrait faire d'autres rapprochements. Il est curieux de constater que, des villes par lesquelles doit passer l'armée de Charlemagne, le poète ne nomme que trois, Rome, Verceil et Ivrée (dont les deux dernières se trouvent précisément sur la route de Gênes):

Ains que vigniés es plains de Romenie  
Ne que voiés Vergans ne Ivorie,  
Deviers Bretagne iert la tiere essillie.

(vs 343).

*Gautier d'Aupais* est un petit roman courtois du XIII<sup>e</sup> siècle qui nous raconte les pérégrinations et l'amour de l'aîné d'une noble famille qui a quitté le manoir paternel après avoir reçu des coups de bâton. Entré en qualité de domestique dans une maison seigneuriale, il réussit à gagner l'amour de la damoiselle. L'histoire se termine par des noces splendides que le poète décrit en détail.

M. Faral fait précéder le texte par une courte, mais très substantielle introduction où il étudie la forme métrique, la langue et le lieu d'origine, la date et l'auteur. G. Paris a qualifié notre poème de „conte bizarre”. Pour le fond, c'est un conte courtois, un lai d'amour; par la forme, il rappelle les chansons de geste, le poète ayant employé des vers alexandrins groupés en laisses monorimes. Il use également d'un procédé de style qui est familier aux auteurs des chansons de geste, celui du „recommencement”. Selon toute probabilité, l'auteur était un jongleur, qui a beaucoup vagabondé; sa façon de décrire les jongleurs a l'air d'une confiance. M. Faral loue son essai de renouveler „le thème si souvent repris par les poètes depuis Chrétien de Troyes, du rôle des yeux et du coeur dans l'éclosion de l'amour”; je dois avouer que je préfère la fine psychologie du poète champenois aux analyses de notre auteur. D'ailleurs, sa conception de l'amour est loin d'être idéale, il la formule dans les quatre vers qui terminent le poème:

*Disons Paternoster, que Diex et saint Vaas  
Face a toz les amanz qui aiment sanz baraz  
Joïr li uns de l'autre, si que par grant solaz  
S'entretiegnent ensamble, nu a nu, braz a braz.*

L'étude de la langue et des autres données fournies par le texte ne permet pas à M. Faral d'arriver à des résultats sûrs et précis au sujet de la date ou du lieu d'origine du poème. Le poète peut être de la région Beauvais-Soissons et la pièce semble être du XIII<sup>e</sup> siècle <sup>1)</sup>.

Le poème de Gautier d'Aupais n'a été conservé que dans un ms. publié pour la première fois par Fr. Michel en 1835. En général le texte est bon et donne des leçons satisfaisantes. M. Faral propose quelques corrections. Nos lecteurs connaissent probablement l'ingénieuse correction de M. Salverda de Grave pour le vers incompréhensible 516 <sup>2)</sup>. Quant à l'autre correction proposée par ce savant pour le vers 241, je crois qu'elle est inutile. Je considère *avoir* = „biens” comme substantif (cf. le vers 235); „non” signifie „réputation” ou plutôt „gloire” <sup>3)</sup> et je traduis „pour la grande réputation, gloire (que donnent) les richesses.”

*Zutphen.*

R. VAN WAARD.

<sup>1)</sup> Voir la remarque de M. J.-J. Salverda de Grave (*Museum*, XXVII, col. 158). Le commencement de confusion entre *ai* et *e* (< a latin libre) exclut le début du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>2)</sup> *Museum*, XXVII, col. 158.

<sup>3)</sup> Cf. *Yvain*, 5335-5337

*Vos covandra, voilliez ou non,  
Combatre et perdre vostre non  
Ancontre les deus vis deables.*

